

## Menvatt Story

« Le Gouvernement Légitime représente le seul vrai pouvoir. Les adeptes de la religion Odi et leur ridicule Gouvernement Illégitime contreviennent à nos lois et doivent donc être contenus. Les clowns vengeurs ne peuvent se substituer aux unités punitives. Leur permis de violence est une farce monumentale... »

— Colonel Virgil B. Eldoradok,  
2165, lors du Sommet universel des  
forces punitives et carcérales.

Il caressa une dernière fois ses fins cheveux dorés, remonta la couverture par-dessus ses épaules d'enfant et sortit de la chambre sans faire de bruit. Dans le couloir, il croisa Rose, la nounou borgne — consciente de son grand âge, elle s'était fait implanter un œil-vigie, ce qui lui permettait de demeurer alerte en toute situation, même pendant la nuit —, mais ne lui adressa qu'un signe de tête discret. En silence, il venait de lui passer le flambeau ; c'était maintenant à elle de veiller sur la petite. Il se dirigea ensuite vers son bureau. La porte coulissante s'esquiva devant lui dans un bref sifflement électrique et il pénétra à l'intérieur.

Après s'être installé à sa table de travail, il appuya sur une touche et attendit l'éclosion du miroir holoreflétant. Ceci fait, il examina ses traits dans la glace magnétique puis appliqua sur son front l'embout d'un des tubes automaquillants. En un instant, sa peau devint aussi blanche que du lait. Il saisit rapidement un autre tube et marqua chacune de ses joues. Deux cercles rouges, de forme parfaite, se mirent aussitôt à croître sur ses pommettes. Il se servit du noir pour dessiner deux sourcils en forme de flèche au-dessus de ses yeux verts. Le tube alla ensuite se promener sur ses lèvres, et il retrouva instantanément son faux sourire d'Odi-Menvatt, à la fois artificiel et monstrueux. Il ouvrit une petite boîte en cristal et y choisit un nez de clown qu'il fit rouler entre ses doigts avant de le fixer sur son propre nez. Il s'admira une dernière fois dans le miroir puis se leva et revêtit un long imperméable noir. Un feutre aux larges bords — noir lui aussi — vint se poser sur son crâne lisse. Il plongea une main

dans la poche intérieure de l'imperméable et vérifia que le courriel holographique du jeune Tommy était toujours là. Il fixa ensuite une marguerite orange à sa boutonnière, prit sa canne en or, la fit tourner dans sa main, puis sortit du bureau. Il quitta son logis biotope en songeant que le châtiment ne tarderait plus à être infligé. S'en réjouissait-il ? Assurément, sinon pourquoi continuer à recevoir les requêtes des plaignants ?

Il faisait nuit à l'extérieur. Il se rendit sur le toit du bâtiment et s'assura que le stationnement réservé aux jets S.P.E.E.K. était désert. Il bondit ensuite dans son appareil et enclencha les réacteurs. Le jet s'éleva doucement et prit la direction du sud, là où s'élevait la tour des travaux. Les habitants de la cité se réunissaient là-bas à chaque début de quart pour y recevoir leurs cartes de tâches.

Il survola la ville et repéra sans problème son site d'atterrissage. Il regarda sa montre — 23h00 — et posa doucement le S.P.E.E.K. dans l'arrière-cour d'une usine. C'était là qu'ils travaillaient tous les deux, le mari et la femme. Ils sortiraient à 23h30, après leur quart de travail. Il les embarquerait à ce moment, de force s'il le fallait, et les emmènerait vers la vallée du Nord. Là-bas, à flanc de montagne, au centre d'une couronne de grands érables morts, se trouvait une petite cabane en bois. C'est là-bas qu'il exigerait d'eux la « somme ».

Le couple arriva à l'heure prévue. L'homme était grand, mince, et d'une hygiène fort douteuse. Ses vêtements étaient usés et sales. La femme était petite, ronde, d'aspect tout aussi négligé. Elle trimbalait un petit sac de cuir et marchait lentement, paresseusement, en se traînant comme une truie qui s'apprête à mettre bas. Il les détesta tout de suite.

Ils ne remarquèrent pas immédiatement le jet. Ce fut l'odeur des réacteurs qui attira la curiosité de l'homme. Il s'avança vers l'appareil et l'examina attentivement.

— Un S.P.E.E.K. ? Ici ?

La femme s'approcha et empoigna mollement son mari par le bras.

— Allez, viens, Jorr, répondit-elle sans même jeter un regard en direction du jet. On n'a plus de temps à perdre. Il faut remettre nos cartes de tâches au patron.

L'homme repoussa sa femme et continua à admirer l'appareil.

— C'est la première fois que j'en vois un d'aussi près..., dit-il pour lui-même.

Il posa une main sur le fuselage et le caressa doucement. La femme soupira et prit un air dégoûté.

— Je vais remettre ma carte, Jorr.

— C'est ça, rétorqua l'autre, toujours fasciné par le véhicule. Va donc porter ta maudite carte...

Un rire aigu émergea de l'appareil au moment où la grosse femme, son sac de cuir à la main, reprenait sa lente progression vers l'usine.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit la femme en se retournant.

L'homme leva les yeux vers le cockpit. Le rire sardonique déchira l'air de nouveau.

— Jorr ! s'écria la femme. Éloigne-toi de cet engin de malheur !

Il recula, lentement d'abord, mais il ne tarda pas à augmenter la cadence. Il courut jusqu'à sa femme. Tous deux aperçurent une ombre noire qui s'élevait au-dessus du jet. Elle avait une forme humaine, et c'était elle qui riait, ils n'en doutèrent pas : un rire démentiel ressemblant à un cri de bête blessée qui vous déchire les tympans. L'ombre leva les bras et les tendit vers eux. Ils discernèrent deux mains blanches, illuminées par la lune, qui tenaient des démembreurs de type panzer. Plus haut, un visage tout aussi blanc, déformé par les traits grimaçants d'un clown.

— Jorr !

— Mon Dieu..., laissa échapper l'homme.

La dernière chose qu'ils virent fut l'éclat aveuglant d'un rayon assommoir. L'air leur manqua et ils tombèrent. L'affreux rire les accompagna jusque dans l'inconscience.

#

L'homme ouvrit les yeux. Il toussa et demanda à boire mais n'obtint aucune réponse. Il releva la tête et vit qu'il était étendu sur un lit. On avait attaché ses poignets et ses chevilles aux montants de fer. Il regarda autour de lui : apparemment, il était seul dans la pièce. Le sac en cuir de sa femme était posé sur une petite table, à sa droite. Il se rappela soudain qu'il y avait un pozel à l'intérieur. Il ne discerna pourtant aucun mouvement sous le cuir. La petite chose devait être endormie — *Ou bien elle est morte*, se dit-il, *ce qui serait encore mieux*. Il tendit l'oreille : pas un seul de ses insupportables gémissements ne s'échappait du sac.

L'homme entendit une porte s'ouvrir derrière lui. Il tourna la tête à gauche, puis à droite, pour tenter de voir ce qui se passait. Effort inutile : la porte était située dans un angle inaccessible à sa vue.

— Qui est là ? demanda-t-il, la voix légèrement chevrotante.

Des bruits de pas.

— Qui est là ?

Un grand homme, tête baissée, apparut à sa gauche. Il tenait une canne en or et était vêtu d'un long imperméable noir. Les larges bords de son chapeau cachaient son visage. Ses énormes bottes avaient laissé des traces de boue sur le plancher derrière lui. Il fit jouer la canne dans sa main puis releva la tête. Tous les muscles de Jorr se crispèrent lorsqu'il aperçut le visage de l'homme. Il portait un masque... Un masque de clown. Malgré sa peur, Jorr l'examina plus en détail. Il s'était trompé ; en fait, c'était beaucoup plus qu'un vulgaire masque, c'était un grimace. Un grimace qui paraissait simple au premier coup d'œil mais qui, en fait, était étrangement sophistiqué. Les lignes étaient parfaites, on aurait dit que le maquillage s'était fusionné avec l'épiderme de l'homme, tellement il était réussi : sur fond blanc étaient tracés une paire de sourcils coléreux, en

pointe de flèche, et une bouche noire, démesurée. Le centre du visage était occupé par un nez rond de couleur sang et par deux cercles rouges qui rehaussaient des pommettes osseuses.

Le clown sourit, dévoilant deux rangées de petites dents pointues, et un rire fusa de sa bouche. Il s'agissait du même rire dément qui avait émergé du jet S.P.E.E.K juste avant que Jorr et sa femme ne soient frappés par le rayon assommoir du démembreur.

— Qui... Qui êtes-vous? demanda Jorr, horrifié.

Il dut se retenir pour ne pas laisser ses intestins se vider dans son pantalon crasseux.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

Le clown leva un index pour l'interrompre, un doigt long et blanc au bout duquel brillait un ongle en forme de poignard. Après un moment, voyant que l'autre gardait le silence, il abaissa le bras et pointa le sol. Jorr étira péniblement le cou — les liens réduisaient considérablement sa mobilité — et vit que sa femme reposait, inconsciente, sur le sol, aux pieds du clown.

— Elle est... Elle est morte ? Vous l'avez tuée ?

Le clown cessa de rire et sortit un injecteur automatique d'une des poches de son imper.

— Je vous en supplie, implora Jorr, ne me faites pas de mal !

Le clown se pencha au-dessus de la grosse femme et lui injecta quelque chose dans la nuque. Elle reprit conscience quelques secondes plus tard. Le clown rangea l'injecteur et s'éloigna. La femme fixa son bourreau d'un air désespéré puis tenta de se relever, lentement, en s'appuyant sur le bord du matelas.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? demanda Jorr.

Sa femme et lui échangèrent un regard où se mêlaient détresse et désespoir.

— Je ne sens plus mes jambes, Jorr, murmura-t-elle.

Ses mains tentèrent d'agripper les draps mais n'y parvinrent pas. Son large fessier alla s'écraser sur le sol. Elle s'adossa au lit, visiblement épuisée. C'était le mieux qu'elle pouvait accomplir pour l'instant.

Le clown se rendit jusqu'à une armoire située au fond de la pièce et revint avec un petit contenant et un pinceau. Il s'assit sur le bord du lit et, à l'aide du pinceau, commença à appliquer une substance visqueuse sur le corps du mari.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jorr.

Aucune réponse.

— Que faites-vous, nom de Dieu ?

Toujours le silence.

— C'est... C'est un clown vengeur..., dit la femme.

Jorr tira sur ses liens, espérant réussir à se libérer.

— ... un Odi-Menvatt, ajouta-t-elle.

— Mais qu'est-ce que tu racontes?

Le clown continuait en silence d'étendre la substance sur la peau de l'homme. Il était passé du ventre à la poitrine.

— Cet homme est un clown vengeur, Jorr, insista la femme sur un ton d'impuissance. Il va nous tuer... tous les deux.

Le clown versa le reste du contenant sur le visage du mari et l'éjala d'un dernier coup de poignet.

— Arrêtez ! hurla l'homme, recrachant une partie du produit qui avait fini dans sa bouche. Qu'est-ce que c'est que cette chose gluante que vous m'avez mise sur le corps ?

Le clown se leva et retourna à l'armoire. Cette fois, il rapporta un lecteur de courriels holographiques qu'il déposa sur le lit. Il tira de sa poche une cartouche-courriel et l'inséra dans la machine. Une voix électronique de femme se fit entendre immédiatement :

« REQUÊTE NUMÉRO 1165 : TOMMY ELKHAFI CONTRE ELIDA ET JORRGEN ELKHAFI. »

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Jorr.

Un hologramme représentant le buste d'un petit garçon se matérialisa au-dessus du projecteur de l'appareil.

— C'est Tommy..., dit la femme.

Le garçon ouvrit la bouche et commença à parler :

*« Bonjour, monsieur le vengeur. Je suis Tommy Elkhafi. Ce sont les parents de mon ami Luken qui m'ont parlé de vous. J'aurais une plainte... »*

L'enfant sembla hésiter.

*« ... une plainte à vous soumettre. Ce sont mes parents. Ils ne sont pas très gentils avec moi, vous savez. En particulier mon père. »*

Jorr fronça les sourcils et tenta de nouveau de se défaire de ses liens.

*« La semaine dernière, ma tante Eliane m'a rapporté un pozel des territoires de l'Ouest. »*

Le garçon prit un air amusé et précisa avec enthousiasme :

*« Un pozel, c'est un peu comme un petit chat ; c'est aussi doux mais ça ne grandit pas. »*

Puis il devint songeur et se rembrunit aussitôt.

*« Papa et maman m'ont laissé jouer avec le pozel pendant toute une journée. J'étais très heureux. Mais quand tante Eliane est partie, papa a pris mon pozel et m'a demandé de le suivre jusque dans la cour. »*

Le garçon s'interrompit pendant un moment. La douleur se lisait sur son visage. Il se força à continuer.

*« Et là, vous savez ce qu'il a fait ? Vous savez ce que mon papa a fait ? dit-il alors en se mettant à pleurer. Il... Il a plongé mon pozel dans un baril d'essence et il a tenté de le noyer... »*

Il hoqueta. Ses épaules étaient secouées par les sanglots.

*« Et comme ça ne marchait pas, comme mon pozel ne voulait pas se noyer, papa a décidé de craquer une allumette et de mettre le feu à mon pozel. »*

L'enfant cessa de pleurer au bout de quelques secondes et fixa son auditoire.

*« Il criait tellement fort... Mon pozel criait tellement fort, monsieur ! Et ma mère... ma mère... »*

Le clown arrêta la projection. Le visage du garçon se figea dans l'espace. Il sortit ensuite son démembreur et l'activa devant le mari et la femme.

— Il ment, ce petit salopard ! s'écria Jorr. Il ment !

— Non, il ne ment pas, dit la femme.

— Quoi ? Mais qu'est-ce que tu dis ?

— C'est bien ce que tu as fait. Tu as fait griller cette pauvre bête, Jorr.

— Tu es folle ? Tu veux qu'il me tue ?

Le clown s'avança et pointa son arme vers le couple.

— Je ne suis pas responsable, dit la femme. Mon mari est un homme violent, il nous terrorise tous les deux, mon fils et moi, depuis des années. Laissez-moi partir, je vous en supplie. Je veux revoir mon Tommy. Je lui apporte un autre pozel. Rolie, une collègue de travail, m'en a donné un pour lui ce matin. Il est là dans mon sac, ajouta-t-elle, désignant en tremblant le sac en cuir posé la table. Je ne veux pas mourir, monsieur, je ne veux pas mourir !

Le clown remit le projecteur en marche. L'image de l'enfant se remit en mouvement. Le petit sécha ses larmes et ajouta, avec toute la haine du monde dans les yeux :

*« ... et ma mère n'a rien fait pour l'en empêcher. »*

La femme secoua la tête.

— Non ! Attendez.

Le clown déplaça le canon de l'arme de quelques centimètres. Le visage de la femme apparut dans son viseur.

— Ne faites pas ça.

Il appuya sur la détente. Le démembreur rugit comme un grand félin et cracha un épais rayon sur la femme. Elle n'eut pas le temps de crier ; son corps tomba en lambeaux au pied du lit.

Jorr se mit à hurler. Il se débattait comme un dément. Plus il s'agitait, plus les liens se resserraient autour de ses poignets et de ses chevilles.

— Ils ont menti tous les deux ! brailla-t-il, hystérique. Je n'ai rien fait ! Je n'ai rien fait ! Ne me tuez pas !

Le clown laissa tomber le démembreur sur le lit. Pendant un moment, Jorr reprit espoir. Le clown avait changé d'idée : il ne le réduirait pas en pièces comme sa femme. Une des mains du clown disparut à l'intérieur de l'imperméable. Lorsqu'elle en ressortit, elle tenait un briquet de couleur argent. D'un mouvement sec du pouce, le clown souleva le capuchon du briquet et fit naître une petite flamme bleue dans le brûleur.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Jorr.

Soudain, il comprit.

— Ne faites pas ça, je vous en supplie! Je suis désolé... Je m'excuse. Je ne voulais pas faire de mal à cette satanée bête...

Des larmes coulaient sur ses joues.

— Ce n'était qu'un pozel, après tout, continua-t-il en sanglotant. Vous n'allez pas me tuer parce que j'ai fait flamber un vulgaire pozel !

Le clown parla pour la première fois. Sa voix était un mélange de notes sifflantes et mélodieuses. Elle semblait sortir tout droit d'un dessin animé :

— Le temps du châtiment est venu...

Jorr le fixa un instant puis ferma les yeux. Il devinait la suite. Cette fois, ses intestins se délièrent et il sentit couler les excréments tièdes sous ses cuisses.

— Tu veux savoir qui je suis ? Je suis le prix à payer...

Le clown éclata de rire, un rire sadique, exagérément sonore, et lança le briquet sur la poitrine de Jorr. La substance hautement inflammable dont il l'avait enduit s'enflamma aussitôt, transformant l'homme en torche humaine.

*« Il criait tellement fort... Mon pozel criait tellement fort, monsieur ! »*

Les cris de l'homme se perdirent dans la vallée du Nord. Leur écho se répercuta dans les montagnes jusqu'à ce qu'ils se transforment en râlements de bête agonisante. La vie quitta Jorr Elkhaff bien avant que son corps ne se liquéfie complètement. Personne, au sud, n'entendit le père du petit Tommy exhaler son dernier souffle.

#

Il rentra à l'aube. Grâce au démaquillant laser, il n'eut besoin que de quelques minutes pour retirer son maquillage. La canne en or, le feutre et l'imperméable allèrent retrouver leur place dans la penderie dissimulée derrière la grande armoire à linge. Il retira doucement la marguerite orange de la boutonnière et huma une dernière fois son parfum avant de la jeter à la poubelle. Il quitta le bureau et fit un détour par la chambre de Rose avant de se rendre au chevet de sa fille. La vieille nounou dormait profondément, mais son œil-vigie restait à l'affût, dans l'éventualité où la petite aurait besoin d'elle.

Les rayons de surveillance balayèrent le corps de l'homme des pieds à la tête et confirmèrent son identité. « VOUS AVEZ PASSÉ UNE BONNE NUIT, MONSIEUR? » murmura l'œil d'une voix douce. Il fit signe que oui et s'éloigna rapidement, craignant que la voix électronique ne finisse par priver Rose d'un sommeil bien mérité.

Sa fille venait à peine de se réveiller lorsqu'il pénétra dans sa chambre. Il s'agenouilla près de son lit et lui caressa la joue. Elle remarqua qu'il tenait quelque chose. Un sac.

— Qu'est-ce qu'il y a l'intérieur, papa ?

Il ouvrit le sac en cuir et le déposa sur le lit. Un petit pozel gris en sortit. Sa démarche était incertaine. Il fit quelques pas sur le matelas, perdit l'équilibre et tomba face première dans un repli du drap.

— C'est un bébé pozel ! s'exclama la petite.

Elle ne pouvait détacher ses grands yeux bleus de l'animal.

— C'est pour moi ?

Il acquiesça. Ravie, elle prit le petit pozel dans ses bras et le serra doucement. Il rabattit les couvertures sur la petite et sur son nouveau compagnon, puis sortit.